

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 2

Artikel: Étude sur la cavalerie
Autor: Poudret, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339927>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Etude sur la cavalerie¹.

Ces lignes n'ont aucunement la prétention d'apporter une contribution, si modeste soit-elle, à l'histoire de la guerre. Elles viennent, en effet, à plus d'un égard, trop tôt.

Le manque de renseignements positifs et sûrs, l'incertitude qui règne sur des opérations non encore approfondies ou même jamais étudiées, les exagérations, les contradictions qu'on rencontre à chaque pas dès qu'on serre les choses d'un peu près, tout cela ne permet pas de tirer des conclusions définitives et détaillées de l'activité de la cavalerie dans le grand conflit européen.

Si, malgré cela, je me suis décidé, après beaucoup d'hésitation, à prendre la plume au risque de ne livrer que quelque chose de très imparfait et de très superficiel, c'est que j'ai l'impression qu'il ne faut pas laisser s'accréditer plus longtemps la légende de la « faillite de la cavalerie ».

Cette faillite a été proclamée maintes fois, chez nous surtout, sans qu'on puisse bien découvrir l'intérêt qu'il y a à faire pénétrer dans une arme l'idée de sa non-valeur et de son inutilité.

Malgré les obscurités dont je viens de parler, on en sait cependant assez pour pouvoir affirmer que partout où elle a été bien employée la cavalerie a rendu tout ce qu'on pouvait attendre d'elle et même parfois au delà. Ceci est un fait d'ores

¹ Principaux ouvrages consultés : *La guerre sur le front occidental*. J. REINACH. — *La guerre au jour le jour*. Lieutenant-colonel ROUSSET. — *La grande guerre. Communiqués officiels*. — *L'action de l'armée belge. Rapport du Commandement de l'armée*. — *3000 kilometer mit der Garde Kavallerie Division*. Dr VOGEL, Feldprediger. — *Histoire illustrée de la guerre de 1914*. Gabriel HANOTAUX.

et déjà acquis, et je suis bien persuadé que, dans la suite, de plus compétents et de mieux renseignés que moi ne manqueront pas de le mettre en lumière et de le confirmer.

C'est donc, en tout premier lieu, à mes camarades de la cavalerie que je m'adresse en écrivant les lignes qui suivent ; puissent-elles contribuer à maintenir intacte leur confiance ; puissent-elles les persuader que l'ardeur qu'ils mettent au travail et le zèle dont ils font preuve dans leurs escadrons ne sont pas dépensés en pure perte !

* * *

Lorsque la guerre éclata, bien des questions se posèrent à ceux qu'intéressait l'emploi de la cavalerie, questions ardemment discutées. Verrions-nous les grands raids de puissants corps de cavalerie avec leur artillerie montée, leurs pionniers télégraphistes, leurs cyclistes, leurs stations radiotélégraphiques, leurs convois d'auto-camions, raids que préconisait surtout le général von Bernhardi, hypnotisé par les souvenirs bien anciens de la guerre de sécession ? Verrions-nous au contraire la cavalerie travailler d'après des idées opposées, à peu de distance de l'infanterie, en liaison intime avec elle jusqu'à prendre part au combat des trois armes pour employer une expression que deux années de guerre ont déjà rendue désuète ?

Et l'exploration ? Comment se ferait-elle ? Au moyen d'escadrons ou, selon le mode ancien, avec des patrouilles ? Pourrait-on encore, comme au début de 1870, pousser très en avant les organes de ce service ou bien faudrait-il se résigner, en présence des nouveaux progrès de l'armement, à ne travailler qu'à de courtes distances ?

Et puis, il y avait encore la grande question de l'attaque à cheval qui tenait au cœur de tant de cavaliers !

Enfin, on pouvait se demander comment se comporterait la cavalerie dans le combat à pied ; son instruction n'avait pas été poussée partout avec beaucoup de soin ; suffirait-elle pour permettre à l'arme de remplir sa tâche ?

A toutes ces questions la réponse est venue, et ce que nous savons dès à présent de la guerre permet déjà de se faire une opinion non pas définitive, mais du moins assez com-

plète sur la plupart des points discutés. Toutes les éventualités prévues se sont réalisées, cela naturellement dans une mesure plus ou moins large.

Avec la cavalerie du général Sordet en Belgique et la cavalerie allemande sur le front russe nous trouvons les grands raids.

Nous avons vu la cavalerie tantôt précédant les armées en de larges bonds, tantôt travaillant en contact direct avec l'infanterie, à petite distance.

Nous la trouvons activement employée sur le champ de bataille même, celui de la Marne, par exemple.

De nombreuses attaques à cheval se sont produites, la cavalerie du général Broussilof nous a montré des poursuites de grand style, telles que n'osaient plus les rêver les plus ardents cavaliers.

Enfin, comme prévu, l'emploi du combat à pied a été journalier.

Mais n'anticipons pas et examinons les choses d'un peu plus près, en commençant par la cavalerie allemande au front d'occident, sur laquelle les renseignements sont les moins rares.

Je m'en tiendrai aux corps de cavalerie de la première et de la deuxième armée, parce que ces corps se trouvant à l'aile marchante ont eu, de ce fait, l'activité la plus grande et la plus intéressante.

* * *

Dans la matinée du 4 août 1914, précédant l'aile droite de l'armée d'invasion, deux divisions de cavalerie (2^e et 4^e) du corps von der Marwitz passent la frontière belge à l'est de Gemmenich, longent la frontière hollandaise et se dirigent sur Visé, au nord de Liège, dans l'intention de forcer là le passage de la Meuse.

Elles trouvent le pont détruit et les passages du fleuve gardés par un bataillon du 12^e de ligne. Celui-ci, favorisé par la nature du terrain, réussit, malgré sa faiblesse numérique, à tenir tête à toutes les attaques. L'entreprise brusquée n'ayant pu aboutir, la cavalerie allemande choisit rapidement un autre parti que lui recommandait et sa mobilité et la connaissance d'un terrain vraisemblablement reconnu depuis longtemps.

Une brigade de hussards fut dirigée sur le gué de Lixhé, en aval de Visé, et parvint à le traverser. Le résultat avait son importance. Non seulement les troupes belges gardant les passages de Visé se trouvaient tournées sur leur gauche, ce qui eut pour effet de les faire reculer sur la ligne des forts de Liège, mais encore par ce premier passage des envahisseurs sur la rive gauche du fleuve, les routes d'Anvers et de Bruxelles se trouvaient ouvertes à l'exploration ; ouverte également la première porte par laquelle, une fois le pont de Visé rétabli, et ceux de Lixhé construits, passeront désormais les colonnes allemandes qui chercheront dans la suite à couper de sa base d'Anvers l'armée belge établie sur la Gette. La tâche du premier jour était donc accomplie et cela dans un temps relativement court.

Durant cette première journée du 4 août, la cavalerie allemande ne précède que de peu les avant-gardes d'infanterie. A midi les cavaliers sont à Visé ; vers 4 heures du soir les têtes de colonnes d'infanterie appartenant à cinq corps différents sont sur la ligne Bombaye-Herve-Remouchamps. De Bombaye et Herve à la Meuse la distance n'est guère que de 5 et 10 kilomètres. Cette faible avance de la cavalerie s'explique tout naturellement par la proximité de la frontière. Le commandement allemand ne paraît du reste pas avoir appliqué un système rigide dans cette question de distance. Tantôt la cavalerie est gardée très près, tantôt ou lui lâche la bride. Même dans ce cas-là, sur le front occidental du moins, ses étapes ne seront que rarement très fortes. La nécessité d'avoir sous la main ses puissants auxiliaires, les bataillons de chasseurs et l'artillerie montée, engagera le commandant des divisions de cavalerie à ne pas aller trop vite. Si je souligne ce point, qui a du reste son intérêt, c'est que cette manière de faire n'a pas été employée partout.

Les 2^e et 4^e divisions de cavalerie ne furent pas les seules à traverser la frontière belge le matin du 4 août.

Plus au sud, venant probablement de la région de Malmédy, la 9^e division, appartenant aussi au corps de cavalerie von der Marwitz, franchissait la Salm entre Stavelot et Vieil-Salm et se dirigeait vers Marche, à l'ouest de l'Ourthe, qu'elle atteignait le 6. On est moins renseigné sur son activité et sur sa tâche. On peut supposer qu'elle avait à couvrir la concentration des

3^e et 4^e armées à Saint-Vith et au nord de Saint-Vith, puis, pendant l'investissement et les attaques de Liège, de couvrir ces opérations vers l'ouest. C'est peut-être avec des éléments avancés de cette division qu'eurent affaire les lanciers belges à Plaineveau, au sud de Liège, dans la journée du 5.

Le 14, la 9^e division devenue inutile au sud de la Meuse ensuite de l'arrivée dans la région du 1^{er} corps de cavalerie (garde et 5^e division), passe le fleuve et rejoint dans la région de Gembloux-Wavre la 4^e division de cavalerie avec laquelle elle opérera jusqu'au 18.

Dans cette période du commencement d'août, les événements s'étaient précipités. L'armée belge qui le 6 se trouvait dans le quadrilatère de concentration Tirlemont-Louvain-Wavre-Perwez, s'est portée sur les positions de la Gette, où elle recueille sa 3^e division venant de Liège. L'aile gauche est appuyée au Demer; l'aile droite à Jodoigne est bien en quelque sorte protégée par les forts de Namur, mais somme toute peu efficacement, car la distance est grande jusqu'à la Meuse, et il sera bien tentant pour l'adversaire de faire passer des troupes dans l'intervalle. Les Allemands, de leur côté, concentrent devant le front de l'armée belge et en partie vers ses ailes une masse énorme qui atteindra vers le 18 août la force de onze corps d'armée.

La cavalerie allemande, durant cette période, a sa tâche tout indiquée. Il faut, d'un côté, masquer d'un voile impénétrable les mouvements des armées et, d'un autre côté, il faut déborder ses ailes. Grâce à son écrasante supériorité numérique, elle s'acquitte assez aisément de la première de ces tâches. Les reconnaissances belges ont bien du mal à voir ce qui se passe chez l'ennemi; les rapports du commandement belge sont unanimes à déclarer qu'il fut très difficile de percer le rideau de la cavalerie allemande durant cette période si critique.

Mais déborder les ailes ennemies constituait un objectif autrement intéressant! C'est par le nord, sur l'aile gauche belge, que les premiers essais furent tentés. Les débuts ne furent pas toujours heureux.

Le 10 août, les 2^e et 4^e divisions poussent, avec une partie de leurs forces du moins, sur la Velpe, entre Diest et Tirlemont. Ce mouvement ne paraît pas avoir réussi, car le 11 on retrouve

ces divisions à Hasselt. Le 12, l'échec fut indiscutable. Six régiments des mêmes divisions cherchent, ce jour-là, à forcer le passage de la Gette à Haelen. Ils étaient soutenus par deux bataillons de chasseurs et trois batteries, soit 4000 cavaliers, 2000 fantassins et 18 canons (source belge). La division de cavalerie belge ne pouvait opposer à ces forces que 2400 cavaliers, 400 cyclistes et 12 canons. Les Allemands commencèrent leur attaque vers 8 heures du matin, la cavalerie en majeure partie à pied. Pendant deux heures, deux compagnies de cyclistes leur tinrent tête. Vers 10 heures, le feu de l'artillerie allemande rendit intenable les lisières du village de Haelen; les cyclistes firent alors sauter le pont et se replièrent sur la ligne du chemin de fer¹. Pendant cette action, quatre escadrons belges étaient déployés de chaque côté de la ferme d'Yserbeeke, ayant sur leur gauche une batterie à cheval; deux autres se trouvaient en position au nord-ouest de Houtsem. Le flanc gauche était gardé à Zelk par un escadron de lanciers et deux pelotons de cyclistes. Le flanc droit était couvert par deux escadrons de guides à Welpen, enfin trois escadrons de guides se trouvaient en réserve à la lisière du bois de Blekkom.

A midi, les Allemands attaquèrent simultanément Zelk et la station de Haelen. Les cyclistes plièrent sous le nombre et se retirèrent vers la ferme d'Yserbeeck. Par deux fois ils furent chargés par les dragons allemands, qui éprouvèrent de grandes pertes.

Enfin la ferme d'Yserbeeck fut enlevée et la situation paraissait sans espoir pour les Belges. C'est à ce moment que la 4^e brigade mixte belge arriva sur le champ de bataille, après avoir fourni une étape de 25 km. Son intervention rétablit le combat. A partir de ce moment, les Allemands ne firent plus aucun progrès et reculèrent même sur Haelen en abandonnant leurs morts et leurs blessés.

Après cet échec, le rôle primitivement attribué à la 4^e division fut sans doute modifié, car nous la trouvons le 16 dans la région de Gembloux-Wavre où, de concert avec la 9^e division de cavalerie, elle escarmouche jusqu'au 18 sans qu'il soit possible de dire à quelle intention ni avec quels résultats. Il est probable cependant que la tâche assignée à ces deux divisions

¹ L'action de l'armée belge. Rapport du Commandant de l'armée.

était de couvrir la marche des III^e, VII et X^e corps qui, ayant passé la Meuse entre Liège et Huy, marchaient sur le front Jodoigne-Namur, soit dans cet intervalle si gênant pour l'armée belge. C'est à cette époque qu'eut lieu la rencontre des cavaleries allemande et française vers Perwez, combat dans lequel les Français semblent avoir eu le dessous.

La cavalerie allemande prit aussi une part active au combat de Tirlemont, dans la journée du 18 ; elle s'empara de deux pièces de canons et de deux mitrailleuses. Cette journée du 18 est critique pour l'armée belge. Pressée sur son front par des forces infiniment supérieures, débordée sur ses ailes elle ne peut tenir plus longtemps sur la Gette. Déjà trois corps d'armée allemands se dirigent sur son aile gauche, entre Diest et Tirlemont ; la 2^e division de cavalerie flanque le mouvement en s'avancant entre la Grande-Nièthe et le Demer ; on identifie des éléments de cette division le 19 au soir à Ærschoot au nord de Louvain !

Pour peu qu'on attende encore, la communication avec Anvers sera coupée, et Anvers est la base de l'armée. C'est dans ces conditions que la retraite sur la Dyle d'abord, puis, lorsqu'on reconnut que le mouvement de repli ne suffisait pas pour échapper à l'enveloppement, la retraite sur Anvers fut ordonnée.

Pour en finir avec cette phase, disons qu'autant qu'on peut le savoir, la 9^e division de cavalerie se porta, en suivant le mouvement de retraite belge par Ottignies sur Bruxelles qu'elle traversa le 20 sans s'y arrêter, continuant sa marche vers l'ouest.

La 2^e division de cavalerie semble avoir conservé sa fonction de flanc-garde à l'extrême droite ; elle couvre l'aile droite des troupes de la I^{re} armée, qui marchent sur Bruxelles, se porte dans la direction d'Ostende, puis se rabat en tout ou partie au sud-ouest. Nous la trouvons le 21 à Alost, explorant vers Gand tandis que la 9^e division explore devant le front de la I^{re} armée.

Quant à la 4^e division, sa trace se perd ; il est probable qu'elle continue à opérer avec la 9^e.

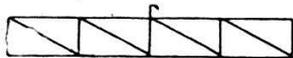
Pendant que ces événements se déroulent au nord de la Meuse, un gros de cavalerie important, échelonné loin en ar-

rière, fait son apparition dans le Condroz, soit dans la région au sud de Liège. C'est le 1^{er} corps de cavalerie commandé par le général de Richthofen. Ce corps est formé de la division de cavalerie de la garde et de la 5^e division de cavalerie. La garde a quitté Berlin et Potsdam le 2 août et débarque le 6 à Erdorf, au nord de Trèves, après un voyage de 43 heures.

Le lieu de rassemblement est Bitburg, à peu de distance de la station de débarquement.

L'ordre de bataille de la division de cavalerie de la Garde est le suivant :

Brig. de la Garde n° 1.
Rég. Gardes du Corps.



Rég. Cuirassiers.



Brig. de la Garde n° 2.
Rég. Uhlans de Garde 1.



Rég. Uhlans de la Garde 3.



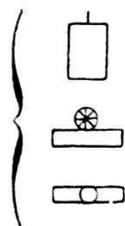
Brig. de la Garde n° 3.
Rég. Drag. de la Garde 1.



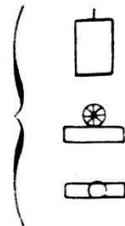
Rég. Drag. de la Garde 3.



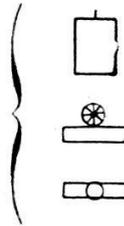
Bat. de Chasseurs
de la Garde.



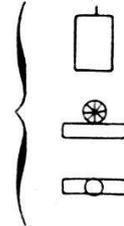
Bat. de Carabiniers
de la Garde.



Bat. de Marburg.



Bat. de Dresde.



Groupe de Mitrailleurs de la Garde 1.



Groupe d'Artillerie à cheval avec colonne de munitions légère.



Détachement de Pionniers de la Garde.

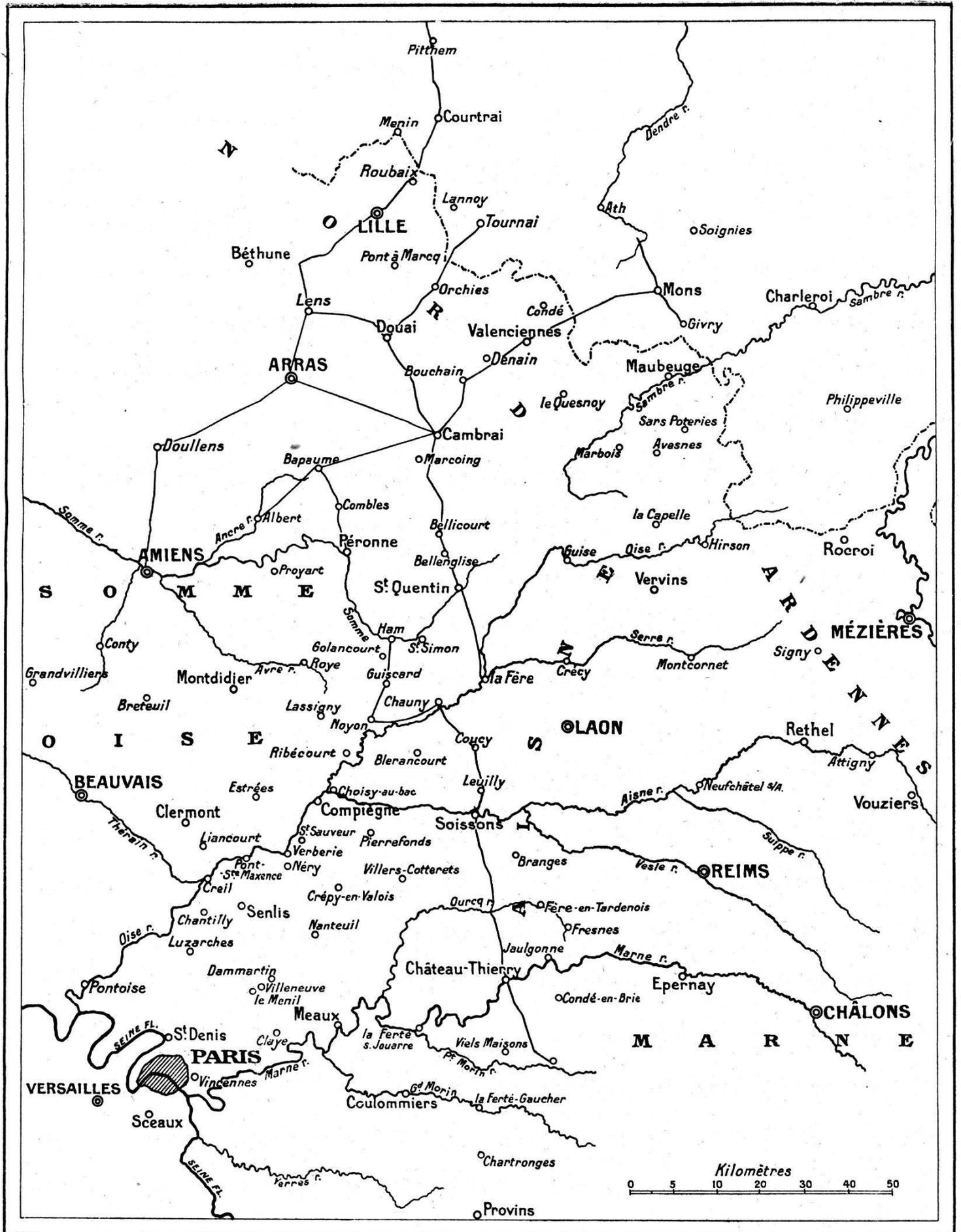


Une station lourde et une légère de radio-télégraphie.

Une section de renseignements.

Une colonne d'auto-camions.

NOTE : La composition de la Cavalerie de la Garde est la seule qu'il m'a été possible de préciser. Il faut admettre que toutes les autres divisions de cavalerie avaient une organisation semblable, car partout on retrouve les mêmes éléments d'infanterie, de mitrailleurs, de cyclistes, d'artilleurs et de pionniers.



Kilomètres
 0 5 10 20 30 40 50

Ce puissant corps de cavalerie, qui ne compte pas moins de 10 000 hommes, a pour tâche de traverser les Ardennes et d'explorer sur la ligne de la Meuse vers Dinant.

Il franchit l'Eifel non sans difficulté pour sa longue colonne de voitures et, par des étapes de 30 à 40 km. par jour, il atteint le 11 La Roche, de l'autre côté des Ardennes. Deux escadrons d'exploration avaient été poussés le 8, de la région d'Ettelbrück, vers la ligne Dinant-Namur.

La distance à franchir était grande; aussi bien semble-t-il qu'aucun des deux escadrons ne parvint à son but; l'un d'eux en tout cas ne dépassa pas Rochefort, au sud de Marche. Grâce aux stations de signaux qui leur sont attribuées, ces deux escadrons, qui étaient aussi renforcés par une demi-compagnie de cyclistes, peuvent rester en communication avec leur gros.

On couvre en outre le pays de patrouilles qui escarmouchent avec plus ou moins de bonheur avec les éléments avancés du corps de cavalerie Sordet, arrivé dès le 7 ou le 8 sur l'Ourthe.

Mais ni escadrons ni patrouilles ne peuvent percer sur la Meuse¹.

Afin de savoir ce qui se passe sur la ligne Namur-Givet, et aussi probablement pour ouvrir la porte au XII^e corps saxon, le commandant se décide à tenter une reconnaissance de vive force sur Dinant. Elle a lieu le 15 août et se déclanche de Ciney, à 10 km. environ du fleuve. Le corps se met en marche à 4 heures du matin en trois colonnes, les bataillons de chasseurs au centre, la cavalerie aux ailes.

Un détachement de flanc, composé de deux escadrons et d'une section de mitrailleuses, couvre l'opération vers Houx. Quoique les relations allemandes n'en parlent pas, il paraît certain que ce détachement prononça une attaque qui échoua.

Il en fut de même aux ponts de Bouvignes et d'Anseremne. L'attaque contre Dinant est connue. Après un succès temporaire les Allemands furent repoussés par les troupes du 1^{er} corps d'armée français arrivé depuis peu. Ils refluèrent sur la rive droite et livrèrent entre le 16 et le 19 plusieurs combats dans

¹ Cependant le 14 une forte patrouille bouscule le poste d'Anseremne et parvient jusqu'à Anthée d'où elle est repoussée par les troupes du 33^{me} d'infanterie française.

la région de Sovet. Ces combats ont tous pour but l'exploration. Afin d'éclaircir la situation, on attaque à Buc-sous-les-Roches, à Houx, et une brigade de dragons appuyée par un bataillon de chasseurs et une batterie s'empare de Chevrailles.

L'attaque de Dinant est définitivement abandonnée ; le général de Richthofen n'insiste pas ; le 19 il cède la place au XII^e corps saxon, qui est arrivé sur les lieux et qui reprend l'opération pour son compte.

Ainsi donc, aux deux ailes, à Haelen et à Dinant, les tentatives de la cavalerie allemande échouent presque simultanément (12 et 15 août).

L'attaque sur la Meuse était une grosse entreprise ; il sera toujours bien difficile même pour une cavalerie très puissante de forcer un passage aussi naturellement fort et défendu par de nombreuses troupes de toutes armes.

L'échec de la cavalerie von der Marwitz, à l'aile droite, est moins compréhensible. On peut se demander et cela sans se départir de la modestie qui sied à celui qui n'a étudié la guerre que sur la carte et qui est, en outre, médiocrement documenté, si en s'obstinant moins au passage d'Haelen, si en profitant mieux de la supériorité numérique qu'il avait le matin du 12, ainsi que de sa mobilité, le commandant allemand n'eût pu réussir en développant davantage son mouvement sur Zelk si faiblement défendu.

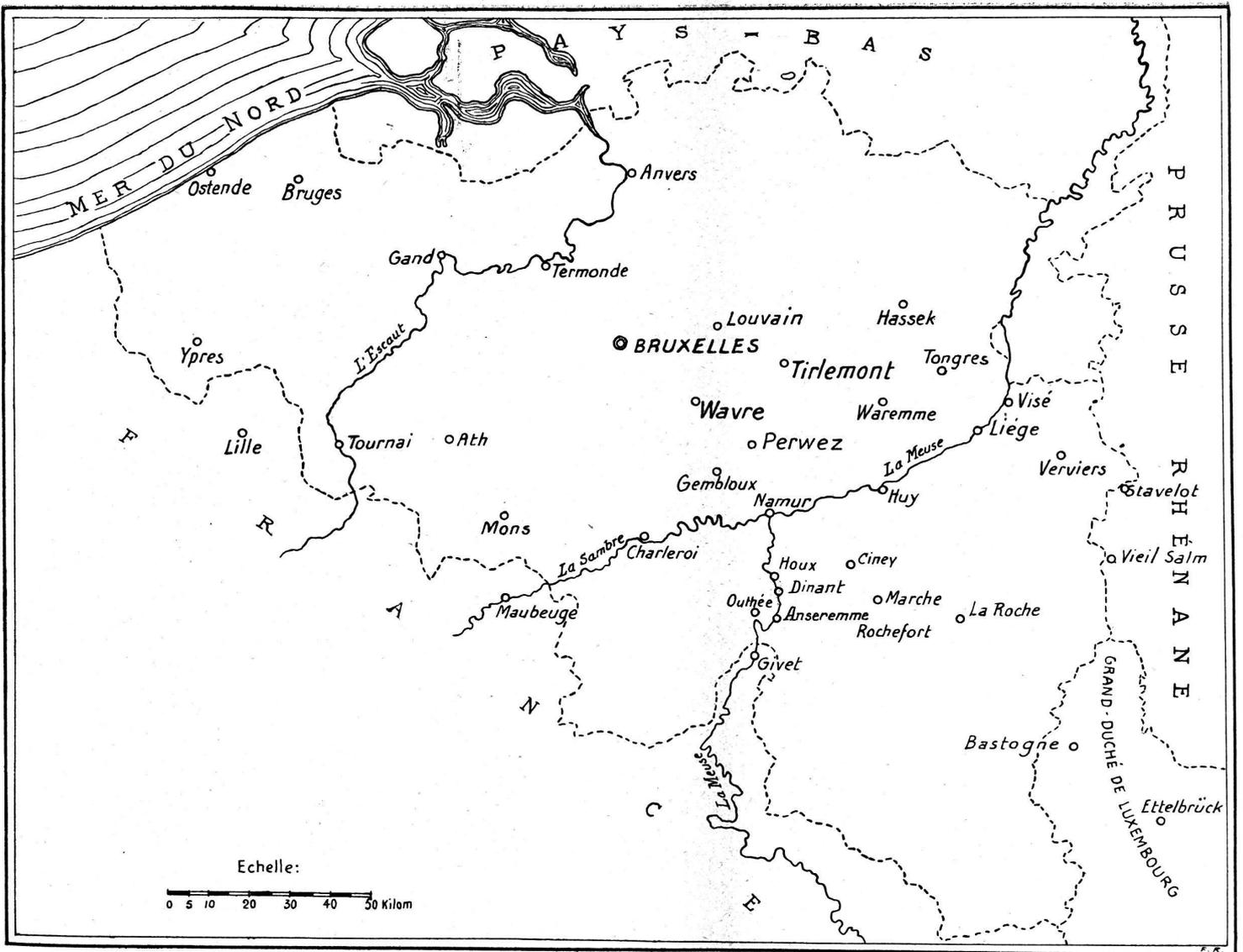
En quittant la région de Dinant, le corps Richthofen reçoit l'ordre de couvrir le flanc gauche du XI^e corps saxon, qui marche sur Namur. A cet effet, il passe par Braibant, puis par Huy, où il fait la rencontre des fameux canons autrichiens destinés au siège de Namur. On contourne cette place par le nord pour atteindre le 23 la région de Charleroi où la bataille se termine. La tâche est, ce jour-là, d'établir la liaison entre les VII^e et XI^e corps.

Pendant que se livre la bataille de Charleroi, nous trouvons cinq divisions de cavalerie au nord de la ligne Sambre-Meuse :

La 2^e division sur la rive droite de la Dender, explorant dans la direction de Lille ;

La 4^e et la 9^e, dans la région de Tournai, Condé-sur-l'Escaut ;

La garde et la 5^e, au sud des précédentes et plus en arrière.



Le 24, les éléments avancés de ces divisions sont sur la ligne Pitthen (nord de Courtrai), Tourcoing, Lannoy, ainsi qu'au sud de Lille et dans la région de Douay.

A partir de ce moment, il est assez difficile de décrire avec exactitude l'activité de ces masses de cavalerie. On peut cependant admettre que l'aile droite s'infléchit au sud, car en date du 25 on trouve une grande partie du corps von der Marwitz dans la région de Cambrai.

Le corps Richthofen passe à la même époque la frontière française à Sars-Potteries.

C'est une belle période qui s'ouvre pour la cavalerie allemande !

L'ennemi battu à Mons et à Charleroi se retire au sud. Il s'agit de s'accrocher à lui sans lui laisser de repos ; les étapes sont allongées afin de talonner les arrière-gardes. La cavalerie est elle-même talonnée par sa propre infanterie, qui avance, surtout à l'aile droite, à marches forcées.

Il en résulte une grande inégalité dans les distances et souvent il arrive qu'infanterie et cavalerie se trouvent sur une partie du front à la même hauteur.

La cavalerie von der Marwitz, toujours à l'aile droite, pousse de Cambrai sur Marcoing, qu'elle atteint le 26. De là, elle explore vers Combles et Péronne. Le 29, elle est signalée à Albert ; le 30, vers Roye.

Si cet itinéraire est exactement reconstitué, on peut en déduire que les cavaliers de von der Marwitz couvrent, durant ces journées, la marche en avant et le flanc droit du II^e corps, lui-même aile droite de la I^{re} armée. Ce corps, qui n'a pas pris part à la bataille de Mons, a marché du 22 au 24 par Condé sur Cambrai. Le 28, il est sur la ligne Bapaume-Péronne, où il se heurte au 7^e corps français.

Dans les journées du 28 et du 29, il le refoule dans la direction du Sud¹. Les listes de pertes des 3^e et 4^e divisions indiquent pour le 28 des combats au sud de Bapaume et au nord

¹ Le 7^{me} corps français destiné à faire partie d'une nouvelle armée, celle de la Somme, avait été transporté d'Alsace par Paris dans la région d'Amiens. Son échec vers Combles empêcha la formation de l'armée de la Somme.

Celle-ci fut reconstituée sous Paris quelques jours plus tard et devint la 6^{me} armée dont le rôle sur l'Ourk pendant la bataille de la Marne est bien connu.

de Péronne, pour le 29, dans la région de Cappy, Proyart, Méricourt, au sud-ouest de Péronne.

Dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre, la cavalerie de la I^{re} armée traverse en deux colonnes la forêt de Compiègne. Au matin, un combat violent s'engage aux lisières sud de la forêt avec des arrière-gardes anglaises. L'affaire est particulièrement chaude pour la 4^e division, qui se trouve d'abord sur les hauteurs de Saint-Sauveur¹. Elle y perd la moitié de son artillerie et est complètement bousculée, si bien que le lendemain elle ne peut prendre part au combat que livrent les 2^e et 9^e divisions de concert avec des troupes avancées des II^e et IV^e corps d'armée, dans la région de Senlis.

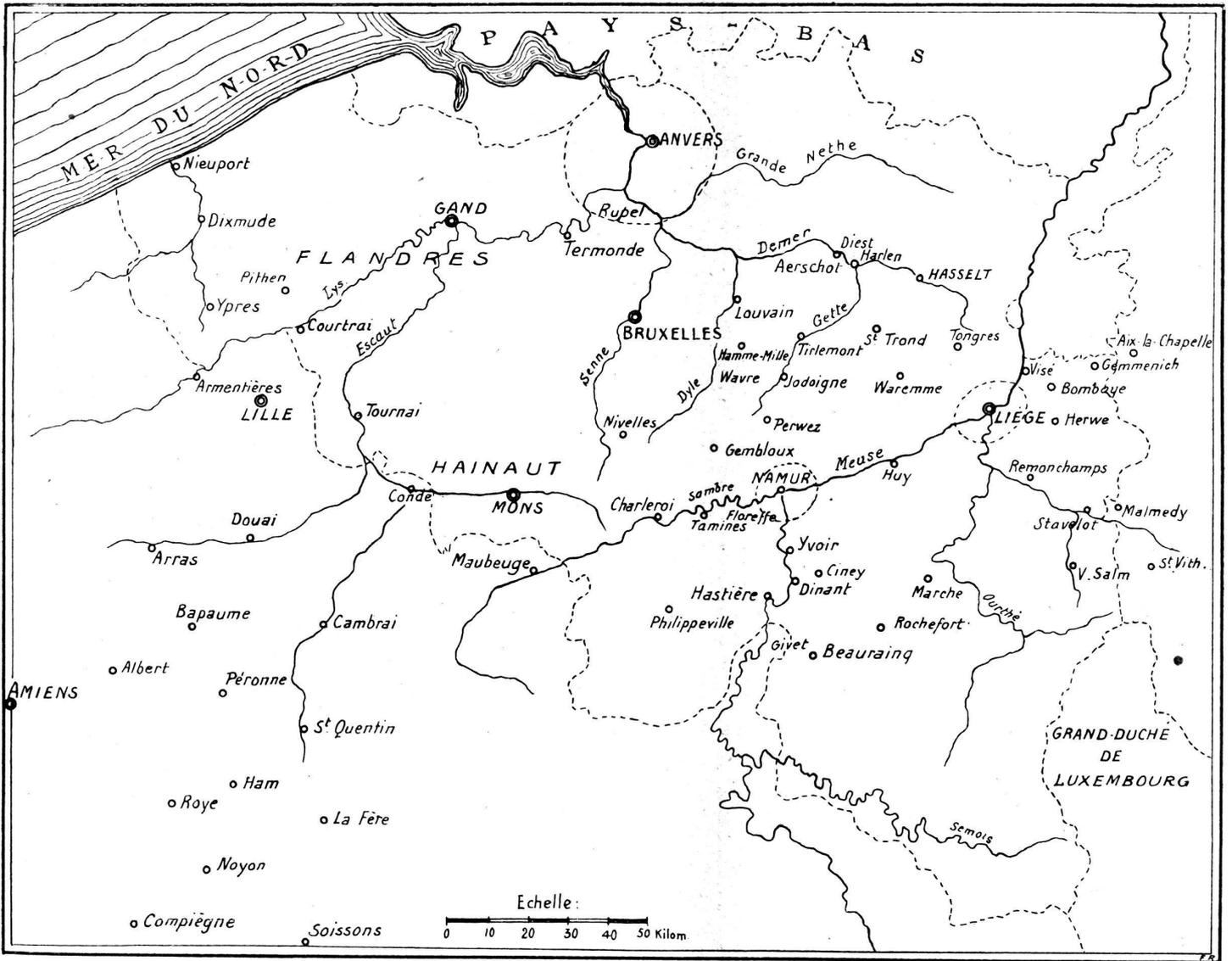
La journée du 3 est consacrée au rétablissement ; on remet de l'ordre dans les unités et on ferre les chevaux.

Le 4 septembre, la 2^e et la 9^e divisions participent à la conversion au sud-est de l'aile droite du général von Kluck et marchent sur la Marne, qu'elles atteignent à la Ferté-sous-Jouarre. Quant à la 4^e, probablement encore mal remise de ses émotions, on l'attribue au corps de flanc-garde, le IV^e de réserve qui, comme on le sait, se trouve au nord de Meaux.

Le 5 septembre, les 2^e et 9^e divisions continuent leur mar-

¹ Il est probable que cet échec de la 4^{me} division de cavalerie se produisit dans les circonstances suivantes. Le 31 au soir, une troupe de 4000 anglais de toutes armes venant de la direction de Compiègne, arrivait à Néry, petite localité située au sud de l'Oise. Fort bien reçus par les habitants, les officiers se restaurèrent jusqu'à une heure assez avancée de la nuit et paraissent avoir négligé les mesures de sûreté indiquées par les circonstances et par la proximité dangereuse de la forêt de Compiègne. Les avertissements ne manquèrent cependant pas ; des civils annoncèrent tard dans la soirée que la forêt était pleine d'Allemands. A 5 h. 30 du matin, au moment où les batteries étaient prêtes à partir les premiers shrapnels éclatèrent inopinément dans le village accompagnés de la fusillade des tirailleurs (de la 4^{me} division ?) qui s'étaient approchés fort près grâce au brouillard et au manque de service de sûreté. Tout de suite les pertes furent très grandes, les chevaux des attelages furent atteints en grand nombre. Les officiers dont quelques-uns étaient à peine complètement équipés rachetèrent leur imprévoyance par une grande décision et une grande bravoure. Après un moment de confusion extrême, les Anglais se ressaisirent ; malgré la perte de beaucoup de leurs officiers ils s'élancèrent dans une contre-attaque vigoureuse. Les hussards dont la plus part des chevaux avaient été tués se déployèrent à pied. Les tirailleurs allemands furent anéantis ou refoulés ; les Anglais poussèrent jusque sur la position d'artillerie, du plateau de Ste-Luce à l'est du village, s'emparèrent de huit canons et rejetèrent les soutiens en grand désordre sur leur gros.

Cette offensive fut si vivement menée que le temps nécessaire à un repli fut gagné. Ce ne fut qu'après le départ des Anglais et lorsque l'Oise fut forcée plus à l'ouest que les Allemands purent occuper Néry.



che au sud, traversent Coulommiers et se dirigent vers Provins, mais, vers midi, l'ordre arrive de s'arrêter. Il est probable qu'elles passèrent la nuit du 5 au 6 dans le rayon du IV^e corps, à Coulommiers, ou dans les environs immédiats, car le matin du 6, c'est dans ce secteur qu'on les trouve engagées au combat. La bataille de la Marne allait commencer.

A peu près sur la même ligne que le corps von der Marwitz et sur sa gauche opère la cavalerie de Richthofen. Elle a pour tâche de poursuivre les Anglais en retraite de Mons puis de la ligne Valenciennes-Maubeuge.

Cette poursuite amène aussi des combats journaliers avec les arrière-gardes ennemies. On se bat d'abord à Haulchin, à Givry, puis à Marbais, qu'on prend d'assaut et où l'on fait 100 prisonniers. Le chef d'état-major du corps y est tué. Tout en combattant, la cavalerie pousse des patrouilles sur un large front et en général à de grandes distances. Leur force varie beaucoup, d'une douzaine d'hommes jusqu'au peloton. L'une d'elles, dirigée vers Saint-Quentin, attaque, selon la relation allemande, un peloton de cuirassiers qu'elle met en fuite, lui tuant six hommes et cinq chevaux.

Le 28, nouveau combat à Urvillers et autour de Saint-Quentin. Le 10^e régiment territorial français, arrivé le matin même, y est fort malmené et laisse un grand nombre de prisonniers aux mains des cavaliers de la garde.

Des renforts venus de La Fère et une attaque d'un escadron de hussards anglais, qui culbute un escadron allemand, ne réussissent cependant pas à rétablir le combat ; les Anglo-Français se retirent sur Hurlu.

Le 29, prise de Golancourt, au sud de Ham, puis une attaque des dragons de la garde empêche les Anglais de s'arrêter à Guiscard, où ils cherchent à reprendre pied.

Comme on arrive dans la région des cours d'eau importants, un escadron d'exploration est envoyé reconnaître les passages de l'Oise et de l'Aisne.

Le 30, le corps de Richthofen arrive devant Noyon. Les patrouilles n'avaient pu se rendre compte si l'ennemi se disposait à défendre la ville, ni si les ponts sur l'Oise étaient encore intacts.

Dans ces conditions, les Garde-Jäger et une partie de la 5^e division de cavalerie se portent en avant. Les cyclistes sont spécialement chargés de brusquer l'attaque des passages de la rivière.

La ville ne fut pas défendue et, chose étrange, le pont de Bailly trouvé intact.

Le corps peut donc passer soit par là, soit par Ribécourt, et se porter, encore le même jour, dans la région au sud de La Fère, front contre Soissons.

Ce jour-là, le lieutenant von Treskow réussit à détruire d'une façon assez importante la voie ferrée Soissons-Paris.

Pour le 1^{er} septembre, la cavalerie a reçu l'ordre de se diriger au sud par Soissons et d'explorer vers Château-Thierry.

La prise de Soissons ne fut pas aussi aisée que celle de Noyon. Toutes les patrouilles qui s'avancent vers la ville reçoivent du feu et ne peuvent progresser.

Il faut, en outre, se garder sur ses derrières, car des détachements de retardataires sont signalés vers Coucy-le-Château. Une arrière-garde, composée d'un régiment de uhlans, un bataillon de Garde-Schutzen, une compagnie de cyclistes et deux canons, est laissée à Leuilly. Elle y fut attaquée, mais sans succès, par une partie du 206^e régiment d'infanterie, qui fut forcé de se retirer dans de très mauvaises conditions le long de l'Ailette.

Auparavant, un détachement, formé d'un régiment de uhlans, d'un bataillon de chasseurs, de deux batteries et d'un détachement de pionniers, avait été envoyé en avant pour rétablir les passages sur l'Aisne.

Les chasseurs et les pionniers pénètrent les premiers dans la ville, courent aux ponts et arrivent à temps pour empêcher la destruction du dernier, encore intact.

Les Français se défendent dans la caserne; mais sous le feu de l'artillerie ils doivent enfin céder et la cavalerie allemande se met à traverser la ville, tandis qu'un certain nombre d'escadrons, pied à terre, fouillent les maisons.

La poursuite continue, ce jour-là, jusque vers Branges, à une douzaine de kilomètres de Soissons.

Le lendemain, après un court combat avec une arrière-

garde française dans les environs de Fresne (sud de La Fère), l'ordre arrive du général de Bulow de passer la Marne à Jaulgonne.

L'avant-garde se porte rapidement en avant, appuyée par de l'artillerie et des mitrailleuses ; elle attaque à pied et réussit à s'emparer des ponts avant qu'ils soient rompus ; puis, sans arrêt, elle gagne les hauteurs au sud du fleuve. Sous cette protection, le gros peut passer et l'important obstacle est franchi.

Le 4 septembre, la direction de marche est Montmirail, mais le corps de cavalerie ne peut avancer sur les routes ; elles sont encombrées par les troupes des VII^e et IX^e corps. Dans la ruée formidable des armées allemandes vers le sud, l'infanterie continue sans répit ses marches forcées.

La 1^{re} armée a bien rencontré de la résistance le 26 à Cambrai, le 28 au sud de Bapaume, à Péronne, à Bellenglise et en d'autres endroits ; l'armée Lanrezac a bien essayé, le 29, d'enrayer la marche du X^e corps à Guise et à Saint-Quentin, mais, en somme, l'avance a été fort rapide. La cavalerie qui a ouvert la voie et qui a livré des combats quotidiens avec les arrière-gardes ennemies, s'est, de ce fait, laissée parfois rattraper. Il n'y a là rien d'étonnant.

Comme qu'il en soit, cette situation s'est prolongée au delà de l'Aisne et de la Marne.

C'est donc à travers champs que la cavalerie gagne le Petit-Morin, qu'elle atteint dans la région de Vieils-Maisons, entre La Ferté-sous-Jouarre et Montmirail. Elle se trouve maintenant à la même hauteur que les têtes de colonne de la II^e armée et sur leur droite. Ce mouvement à droite s'accroît encore le 5 dans la marche sur le Grand-Morin. Nous trouvons même le soir de ce jour-là le corps Richthofen non plus dans le rayon de la II^e armée, mais encadré, au sud de La Ferté-Gaucher, entre les IV^e et III^e corps de l'armée von Kluck¹. L'état-major est à Chartranges, à l'ouest de la route de La Ferté-Gaucher à Provins.

¹ Le III^{me} corps faisait primitivement partie de l'armée von Bülow. Il combattit cependant à Mons avec la I^{re} armée et a dû, à partir de ce moment rester dans le cadre de celle-ci. En tout cas pendant la bataille de la Marne il fait partie du groupement von Kluck.

La garde est à cheval sur cette route ; la 5^e division de cavalerie à la droite.

Les deux divisions sont donc accolées sur un front d'environ 5 km. C'est dans cette situation que va les trouver la grande bataille qui commence.

Avant d'étudier le rôle important qu'elles y jouèrent, en collaboration avec la cavalerie von der Marwitz, résumons rapidement l'activité déployée pendant la période de poursuite.

Somme toute, les difficultés n'ont pas été grandes. L'ennemi a presque toujours comme consigne de ne pas se laisser entamer et, s'il résiste trop longtemps, on s'en remet à l'artillerie de le réduire et de le forcer à quitter la place. En outre, ne sent-on pas derrière soi, à petite distance, les têtes de colonnes de l'infanterie, prêtes à prêter main forte ? Le X^e corps, par exemple, n'était-il pas sur les lieux, le 28, à Saint-Quentin ?

Ce sont là des facteurs propres à donner de l'assurance à une cavalerie qui a prouvé, d'autre part, et dans des circonstances plus difficiles, qu'elle n'en manquait pas. Mais, si la tâche n'est pas difficile, il faut reconnaître qu'elle paraît avoir été bien exécutée.

Les cavaleries des I^{re} et II^e armées ont ouvert la voie à leur infanterie en talonnant partout l'adversaire. Nulle part le contact n'a été perdu. Les passages sur l'Aisne, sur l'Oise, sur la Marne, ceux du Petit et du Grand-Morin ont toujours été occupés à temps, cela grâce à la décision des avant-gardes et parfois même aux audacieuses attaques des quelques cavaliers de pointe.

Là où les ponts sont trouvés détruits, les pionniers de cavalerie les rétablissent sans retard, comme à Noyon et sur le Grand-Morin.

L'exploration, pour autant que la cavalerie peut en être rendue responsable, — nous verrons que cela n'a pas toujours été le cas, — paraît avoir bien fonctionné ; dans une poursuite aussi prolongée, on ne signale aucune surprise de détachements importants, événement qui peut cependant facilement se produire dans ces circonstances.

Les étapes ont été de 30 à 40 km. par jour. Peut-on admettre que la poursuite ne s'est pas effectuée à une allure assez ra-

pide ? Je ne le crois pas. Les combats journaliers, le souci que le commandant de la cavalerie a sans doute d'avoir toujours tout son monde sous la main, les nombreux passages de cours d'eau, les multiples reconnaissances ont forcément dû ralentir la marche en avant.

En tout cas, grâce à la méthode employée, la cavalerie allemande se trouve dans les meilleures conditions possibles pour prendre part à la bataille qui va s'engager. Les chevaux sont fatigués, mais nullement surmenés¹, le moral des cavaliers est très haut, la poursuite les a enivrés, et puis, n'est-on pas à la hauteur de Paris ?

Les pertes n'ont pas été très grandes. Les Allemands attribuent ce fait au tir extrêmement défectueux de leurs adversaires, les feux de salve, mal dirigés, n'ont pas creusé de grands vides dans les rangs des cavaliers allemands. Il faut dire, à ce propos, que le commandement, dans cette période du moins, paraît avoir été assez ménager de ses hommes. Comme nous l'avons vu, quand la résistance ennemie se faisait trop grande, quand on pouvait prévoir qu'un assaut de localité ou l'attaque d'une position coûterait trop de pertes on chargeait l'artillerie de faire place nette.

Dans les combats pour la possession de localités, nous voyons généralement les bataillons de chasseurs engagés de front, des escadrons à pied aux ailes, puis des groupements à cheval cherchant à déborder ou même à gagner les issues opposées par de larges mouvements tournants, coupant ainsi la retraite à l'adversaire.

Cette manœuvre, reproduite presque partout, a procuré un grand nombre de prisonniers à la cavalerie allemande. Avec les avant-gardes marchent généralement des mitrailleurs et des cyclistes. Ces derniers sont aussi fréquemment attribués aux patrouilles.

Les rapports français et belges parlent souvent de fantassins allemands transportés en auto-camions pour pouvoir accompa-

¹ Les blessures de selles semblent cependant avoir été assez nombreuses ce, qui, vu le manque de repos, n'a rien d'étonnant. Les grands chevaux des cuirassiers ont davantage souffert que les chevaux de hussards, constatation qui ne fait que confirmer une fois de plus ce qu'on sait de la plus grande résistance des chevaux de taille peu élevée.

gner la cavalerie. Les relations allemandes ne font pas mention de cela, et il est probable que c'est par marche que les bataillons de chasseurs et de carabiniers ont fourni la plupart de leurs étapes. Cette performance est d'autant plus remarquable que dans les combats ils ne sont guère ménagés ; on les retrouve dans tous les engagements. Comme nous le verrons plus loin, leurs pertes furent excessivement fortes dans les journées critiques de la bataille de la Marne.

(A suivre.)

Lieut.-Colonel POUURET.
